

Jocelyne Chaillou-Dubly

Le Trait rouge



Rennes

Treize heures. Fin août 1995. Chaleur étouffante. Tout près du carrefour principal, un immeuble, au rez de chaussée, un deux pièces au bord du trottoir d'une rue passante. Des grilles en fer forgé aux trois fenêtres. Des volets coulissants. Des vêtements dans des sacs plastiques noirs. Le canapé pue la clope froide. La table basse en verre est couverte d'un petit déjeuner lointain. La poussière aime cet endroit. L'épaisseur des choses envahit l'espace et le bruit incessant des pneus crisse sur l'asphalte. Des poupées russes sourient inlassablement. Pinceaux et pots de peinture à l'huile remplissent les étagères. Les murs sont couverts de toiles vierges ou bleues.

Solenn peint la mer.

Le bruit des voitures est comme une vague roucoulante à ses oreilles. Les pas des passants rythment le roulis de l'écume.

Vaguettes avancent en rangs serrés. Solenn

tressaille. Son ventre de femme mer sème sur la toile ses ivresses aquatiques. Comme une sirène, elle écoute et chante avec ses doigts. Elle enfante la marée, accoste sur le sable chaud, caresse les toiles nues de ses bleus qui n'en finissent pas de se marier à l'Océan. Des étincelles de lumière palpitent à l'horizon. Solenn jubile. Une jouissance extrême pénètre par tous les pores de sa peau ouverts à la couleur. Dans les vagues, elle glisse des formes ovales, sortes de fœtus amphibiens... Pause.

Solenn remplit un verre d'eau au robinet, boit vite sans s'arrêter, dérobe un abricot sec égaré sur le buffet et reprend son enivrement pictural.

Il manque quelque chose à ce tableau, se dit-elle. La mer jaillit dans une luminosité arrachée à son âme. Elle ferme les volets, allume une bougie, pose le tableau près de la fenêtre. Solenn a besoin de prendre un peu de distance, même si la pièce est trop petite. Elle ne peut pas pousser les murs. Installée le dos à la porte d'entrée, dans la pénombre éclairée par la flamme vacillante, elle cherche...

Une impulsion l'attrape à bras le corps, la guide vers le rouge. Avec un gros pinceau plat, un pinceau numéro huit, Solenn plonge dans le rouge vif et d'un trait décidé, elle traverse les vagues par une ligne épaisse comme un pont entre deux mondes dissemblables.

A cet instant, la sonnette retentit. Solenn pensait l'avoir débranchée pour être tranquille. Elle appuie sur l'interphone. Armelle, son amie d'enfance, vient

passer quelques jours à Rennes et dort chez elle. Solenn soupire tout en ouvrant la porte, un pinceau coincé dans sa bouche. Armelle sourit, attrape le pinceau et couvre le bout du nez de Solenn en rouge. Solenn râle, s'essuie du coin de sa manche. Tout devient rouge. Tu m'emmerdes enfin, crie Solenn. Allez du calme, faut bien rire un peu, lance Armelle sans s'offusquer, ni s'étonner d'ailleurs, de la nuit en plein jour, dans cet appartement sordide, ni du bazar ambiant, ni des mélanges d'odeurs entre la sueur et la peinture à l'huile. Armelle dépose sa valise dans la chambre, ouvre la fenêtre, déterre un matelas sous le lit de Solenn, essaye de trouver une petite place au milieu des créations marines envahissantes.

Armelle étouffe déjà, cherche à entraîner Solenn dehors pour boire un verre à la terrasse d'un café ombragé, mais rien à faire. Solenn peint.

Armelle habite Saint-Gildas de Rhuys où elles fréquentaient la même école. En ville, Armelle accumule des sensations étranges dans son dictionnaire des frustrations. Coupée de l'horizon, elle entre en colimaçon dans sa coquille. Son aventure urbaine est à la limite de la maltraitance volontaire. Armelle est venue pour tenter de fêter les trente ans de Solenn qui s'en moque éperdument. Armelle le sait mais espère toujours un revirement de la part de son amie, une entorse à cette dépendance à ses pinceaux. Donc pas question de sortir avec Solenn. Armelle s'adapte. Armelle aime bien de toute façon, cette

première journée pour déambuler dans les rues, seule. Capable de se réjouir de tout, Armelle se laisse bercer par la pesanteur de la ville, traverse des parcs, longe la rivière, s'arrête à la terrasse d'un café bondé et observe les passants. Une fois remplie de visages, de sourires, de mots volés, elle cherche un cinéma. Tiens ! Le dernier film de Jerry Zucker, « Lancelot » est à l'affiche et c'est juste l'heure. Comment les américains sont-ils capables d'adapter les exploits de ce chevalier de la table ronde sans connaître la pensée celtique ? Ce mystère intrigue Armelle. Elle sort, envahie d'images guerrières, d'épopées gigantesques. C'est très loin de ses lectures poétiques et romantiques sur Lancelot. Non, les américains n'ont rien compris à la pensée celte. Elle note pour demain « L'amour à tout prix » à la même heure. Le titre la tente.

De retour dans la grotte du peintre, Armelle observe son dernier tableau :

– Pourquoi peins-tu toujours la même chose depuis tant d'années ?

Solenn pose ses pinceaux. Elle est arrivée au bout de quelque chose. Elle ouvre les volets. C'est le temps d'une vraie pause. Solenn sort une bouteille de cidre, attrape les dernières crêpes d'un sachet ouvert, ouvre un coulis de tomates. Le repas est prêt. La mousse du cidre déborde. Solenn aime goûter la mousse, elle se précipite sur cette écume douce.

– Je ne sais pas, répond calmement Solenn à la question en suspension.

- Tu ne sais pas quoi ? Insiste Armelle.
- Quand je peins, la vague me submerge. J'ouvre les flots de mes pinces comme une sirène à la proue d'un bateau. L'écume se déploie. Je la caresse de mes doigts. Un coup d'ongle dans les bleus crémeux et la vague déferle. Une pépite de soleil... et la vague s'enflamme. Je m'envague. Mon esprit flotte au-dessus de l'océan. Oui, je répète sans fin le rituel de la marée.
- Et ce trait rouge, que vient-il faire là ?
- C'est le coup du peintre en bâtiment. J'aurais peut-être dû me faire embaucher chez un artisan, remplir des murs à l'infini.
- Tu rigoles, cette mer comme tu la peins me rend dingue. C'est comme un corps de femme.
- Le rouge sang de mes veines
- Une griffure...
- Ma griffe.
- T'es un peu tarée quand même et c'est sans doute pour ça que je t'aime bien.
- Je suis une obsédée Armelle. Je finis par croire que les marées ne pourraient plus exister si je ne les peignais pas.
- C'est une engloutisseuse, ta mer !
- Oui, celle qui me prend, me rejette sans cesse, celle qui me roule sur ses galets, celle qui me transforme, celle qui me force à devenir légère comme un bouchon à la crête des vagues. Je dois lâcher prise. Œuvrer, la peindre sans cesse.

– Lâcher prise ! Moi j'aimerais bien, soupire Armelle. J'ai l'impression de ne le faire qu'une fois par an, quand je viens te voir.

– Alors ! Viens plus souvent !

– Tu dis ça mais tu me mettrais à la porte vite fait.

– Pas sûr !

– J'essaierais peut-être, mais dis-moi un peu plus sur cette toile-là, que tu es en train de peindre.

– Mes pinceaux sont devenus comme des plumes de goélands. Ils peignent le chant des pins maritimes qui plongent dans l'écume, saisissent l'esprit de l'eau. Là, regarde, la danse des éléments s'annonce fouettée de bleus.

– Moi ! Je n'y vois que du bleu en effet ! Je suis bien loin d'éprouver toutes ces sensations dont tu me charmes.

– Tu crois voir la même chose à chacune de mes peintures, c'est ça ?

– C'est ça ! Que j'aimerais posséder un seul grain de tes folies pour voir au-delà des apparences.

– Ton œil ne sait plus regarder l'impermanence dans la permanence. C'est dans les mêmes mouvements que l'éternel changement a lieu.

– Je suis plus terre à terre que toi Solenn, je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez, tu le sais ! Mais j'aime t'entendre, on dirait le souffle du vent dans mes oreilles. Tu sais ouvrir mes portes blindées.

– J'attends, peut-être, que la mer me révèle un secret enfoui dans ses entrailles. Mes pupilles

deviennent grains de sable. Elles cherchent l'infime émergence de l'impensable.

– M'inviteras-tu à ton baptême de sirène ?

– Tu te moques soudain ?

– Si tu le dis.

– Je le vois.

– A quoi ?

– Tes yeux pétillent.

– J'ai mes limites petite sœur des mers. Je préfère parfois mes pupilles de femme qui scrute l'horizon des êtres humains. Sais-tu qu'il existe des hommes sur cette terre ?

– Je m'en moque.

– Et pourtant...

– Et toi ? Si je comprends bien, tu es encore toute seule ? Yvonnick t'a encore laissée tomber ?

– Oui ! C'est un faible ! Il n'est pas capable de s'engager plus de quelques mois. Il étouffe comme moi ici. Tu ne trouves pas qu'il fait vraiment très chaud ?

– Avec la mer, je ne crains pas d'être rejetée. Elle est fidèle.

– Je suis capable d'être amoureuse d'un homme, vois-tu. Ça, c'est la vie !

– Le monde m'indiffère. Je me dévoue à l'Océan et à la Mer, le masculin et le féminin dans l'Unique. J'y suis comme un poisson dans l'eau !

– Pendant ce temps je me débats avec Yvonnick et notre Kilian. Sais-tu son âge, toi, la marraine ?

– Trois ans le 16 octobre, juste après la fête d’Enora.

– Bravo, tu habites encore un peu sur terre, ma sirène.

Quand la semaine s’achève, Solenn accepte bien volontiers l’invitation d’Armelle à la crêperie, au coin de la rue. Solenn dévore comme si elle n’avait pas mangé depuis longtemps.

– Penses-tu à te nourrir de temps en temps ? remarque Armelle, étonnée devant sa gloutonnerie.

– Bien sûr ! Répond Solenn la bouche pleine.

– Tu pourrais peut-être.... commence Armelle qui se retient d’en dire plus.

– Je pourrais quoi ? Insiste Solenn.

– Rien.... Je voulais juste dire que j’aime bien venir passer une semaine chez toi de temps en temps...

– Tu noies le poisson pour ne pas me dire que je m’occupe mal de moi et qu’à la première occasion je m’empiffre et ça te gêne ?

– Un peu.

– Un peu, beaucoup, non ?

– A ta folie !

– Ferais tu ta B.A. annuelle pour tenter de me remettre sur ton droit chemin ?

– Si tu le dis.

– Je le dis.

– Et bien, dis-le, ça m’est égal. Comme toi, parfois les choses m’indiffèrent, souligne Armelle de plus en plus excédée.

– Bon ! On ne va pas se shampooiner juste au moment de nous séparer ou est ce inévitable ?

– Je ne sais pas ! Chuchote Armelle.

– Toujours pareil, on s’entend bien pour quelques heures et si nous continuons comme ça, nous allons finir par nous bagarrer comme des gosses.

– Tu as raison, comme d’habitude.

Le repas se termine avec une crêpe au chocolat. Leur conversation se tourne sur les autres, les voisins inconnus, les chapeaux de soleil, le sourire du serveur affable, le chocolat qui dégouline, Kilian...

La note est salée. Sans commentaires, Armelle paye, dort et quitte ce lieu vite fait, les nerfs en pelote.

Armelle retrouve la quiétude de l’océan à Saint-Gildas de Rhuys et l’hôtel restaurant Bouzik dans lequel ses parents lui réserve une grande chambre, quand elle n’habite pas chez Yvonnick.

Solenn se glisse entre ses vagues, apparemment sereine, sans le regard de personne.

Chacune est emportée sur sa symphonie en mode mer.

L’orchestre s’élance sur un vol de mouettes rieuses. Le vent siffle. Armelle goûte l’eau salée.

Solenn passe sa langue sur ses lèvres sèches.

Leurs mots happés par le vent du nord se dérobent et s’écrasent dans les vibrations océanes. Une fugue s’élève, ensemence leurs silences.

L'avocette tire sa révérence.

Armelle attend le retour de Kilian en vacances chez son père ou chez ses grands-parents à quelques kilomètres de là, au bord du golfe du Morbihan à Saint-Colombier. Yvonnick habite tout près de chez ses parents, une rue les sépare. Pratique ! Armelle va bientôt se réfugier dans sa chambre de fortune pour préparer ses cours. La rentrée scolaire approche. Son poste à Saint-Gildas lui convient bien.

Solenn effleure sable et vagues. Ses pinces l'entraînent sur la piste de l'écume blanchâtre, poussée par l'élégance du mouvement incessant. Roulée par la houle régulière, caressée par la mer à demeure, Solenn devient ciel, bleu nuage, souffle du vent. Sage femme d'Océan, le pinceau décrit les courbes de l'invisible.

Ensablée jusqu'aux genoux, Armelle s'imprègne de la fraîcheur.

Solenn habille sa mer de bleu orangé, tresse sa chevelure d'algues.

Mammig

Le quatorze octobre approche. Solenn ne manque jamais la fête de sa mère, enfin, de sa grand-mère, Enora.

Le père de Solenn, Kevin Stered, marin pêcheur de métier, pilier de bar comme deuxième activité est tombé par-dessus bord un jour de tempête du grand chalutier qui tanguait sur la mer déchaînée, alors qu'elle n'avait qu'un an.

Sa mère, Rozenn, femme de ménage à Vannes était incapable de s'occuper de sa fille, de sa peine et de ses petits vieux.

Ainsi, Solenn s'est retrouvée en garde chez sa grand-mère maternelle dès son plus jeune âge.

Son premier mot « Mammig », maman en breton, fût offert à Enora, la belle Enora avec sa coiffe de tous les jours, toute simple en tissu de coton bordé de dentelle, accroché sous son cou par des cordons blancs tout doux. Enora, avec sa coiffe du dimanche

qu'elle porte comme un menhir sur sa tête. Enora avec ses secrets qu'elle distillait à sa petite-fille dans les histoires du soir pour mieux l'endormir. Enora, seule survivante d'une grande famille de huit enfants.

Enora habite une maison en bois, tout près de la falaise, sur le chemin de Port Pourric, baptisé par Solenn : le chemin de Mammig. Un chemin creux inondé de lumière quand le soleil perce. Le portail bleu tient comme il peut. Les ganivelles enchevêtrées avec des liserons clôturent la maison au toit de chaume, protégée par de grands cyprès. Devant, un grand champ rempli de fleurs, de légumes et d'un poulailler. Au bout du champ, le sentier côtier au bord de la falaise, le troiad ar Mont-Braz, le circuit du Grand-Mont qui passe auprès de chez elles.

Derrière la falaise, c'est le jardin de Mer. Pour le rejoindre, suivre le sentier côtier, descendre jusqu'à la plage des Govelins, bifurquer à gauche et là, seulement à marée basse, Mammig et Solenn, seaux et râteaux à la main grattaient sous les algues pour ramasser les coques ou attraper les crabes. Sur les rochers, Mammig décollait les huîtres avec un couteau fin pendant que Solenn tentait de décrocher des berniques. Elle attendait patiemment que l'une d'elle bouge, seul instant où le coquillage, en forme de chapeau chinois, devenait vulnérable. Il perdait ses appuis. De ses doigts agiles, elle le capturait. Un cri de victoire prévenait Mammig de sa réussite.

Chez Mammig, Solenn apprit par cœur les chants

de la mer, de l'air, de la terre, des oiseaux, des chardons, du sable. Solenn suivit la course du soleil de son lever jusqu'à son couchant, emmagasinant dans sa cervelle de fée des océans, toutes ses couleurs chatoyantes. Elle dansa sur les mouvements inconstants des vents, des chorégraphies fantasques et éphémères.

Chez Mammig, Solenn épousa l'écume des vagues et suivait ses amis imaginaires. Mammig peuplait ses histoires de korrigans, de farfadets, de sirènes aimables, de Meïgas. Quand la mer déferlait sur la côte avec force tempête, Solenn s'abritait près d'un rocher à bonne distance pour observer les bouillonnements de ses flots. Les roches inlassablement attaquées deviennent sable quand la pierre friable n'offre aucune résistance au géant du large en furie.

La symphonie de la houle agitée vibrait dans toutes ses cellules de petite fille amoureuse de l'Océan.

Mammig et Solenn dénichèrent ensemble un petit endroit unique sur leur corniche d'où elles contemplaient la puissance des éléments aquatiques. Trois cyprès bousculés par les vents poussaient sur le bord du chemin. Calées sous ces arbres parapluies, elles écoutaient les chants venus du large aux mélodies roucoulantes. Solenn s'endormait dans les bras de Mammig.

Petit à petit, Mammig laissa son enfant au bord du monde, libre.

Solenn savait reconnaître les êtres dangereux sur

cette terre. Les petits avec un bonnet bleu marine, affiliés aux korrigans, volaient les enfants. Donc rester sous les cyprès protecteurs, oublier de respirer et attendre qu'ils disparaissent. Les belles femmes habillées de robes aux couleurs d'algues et de soleil avec leurs longs cheveux au vent, c'étaient les Meïgas. Même, si à priori, elles ne s'attaquaient qu'aux jeunes célibataires pour se les accaparer et les conduire dans l'autre monde, il valait mieux s'en méfier. Mammig le répétait assez souvent. Se méfier aussi du Saint-Gildas au fond de la crique près du Grand-Mont. Ce n'est qu'une statue faite par des hommes et seulement pour les hommes. Il ne sait pas protéger les petites filles ni les femmes. Mets-toi bien ça dans le crâne ma mignonnette, rabâchait Mammig. Jamais, Solenn ne désobéit à Mammig. Jamais, elle ne descendit à la crique de Saint-Gildas. Il y avait peu d'interdit avec Mammig, mais celui-là était suffisamment menaçant pour ne pas avoir envie de le contourner. Ainsi, la suspicion de Solenn la rendit plutôt craintive. On la disait sauvageonne.

Les jours de grande douceur, Solenn perdait ses craintes. Elle marchait le long de la corniche, surplombait les pulsations du flux et reflux de sa Dame, descendait sur une plage ignorée de tous, au fond d'une faille difficile à trouver. Solenn pénétrait dans sa mer nourricière et jouissait de s'unir à sa fluidité. Sa peau goûtait les effluves nacrés de Mer. Enveloutée d'algues arrachées, son corps humide et salé dégustait l'éternité de cet instant.

A l'école des humains, elle transposa sa grammaire océane sans ménagements.

Si Yvonnick, Elwina, Gwen ou Eliaz l'embêtaient, elle déployait la tempête, force quatre pour commencer et jusqu'à neuf si nécessaire.

Embêter Solenn c'était assez simple. Il suffisait de parler de la mer comme d'une poubelle, ce qui est vrai pourtant avec les bateaux qui délestent au large toutes leurs immondices. La vénération de Solenn pour l'Océan déclenchait les moqueries de ces petits bretons oublieux de la poésie marine.

Armelle comprenait mieux Solenn. Elle l'accompagnait à la plage en dehors de l'école. Leurs jeux et leurs rires se confondaient aux frémissements incessants des déferlantes sur leurs pieds ensablés. Leurs peaux assoiffées de cette eau insaisissable appelaient la vague suivante avec persévérance. Elles y seraient encore si un des parents d'Armelle n'était pas venu les chercher pour le goûter.

Mammig ne bougeait pas. Elle savait qu'un relais existait chez les Douzik et c'était bien pour elle. Mammig jardinait beaucoup et se faisait trois sous avec le surplus des légumes. Elle préparait toutes sortes de délicieux plats qu'elle vendait aussi. Les dix poules l'occupaient beaucoup, ses trois chats voleurs encore plus et avec son pigeon voyageur, elle roucoulait de longues heures en préparant des messages qu'elle adressait à sa fille Rozenn.

Rozenn ne les recevait jamais. Mammig attendait